

Proposition de communication dans le cadre du **colloque**
« *Le développement durable vu par les économistes : débats et controverses* »
Université Blaise Pascal et IUFM d'Auvergne - 15 et 16 décembre 2011

L'idéal type du « bricoleur » face aux enjeux du développement durable : une « économie de l'ingéniosité » pour dépasser le clivage croissance/décroissance ?

Sandrine Ansart
Enseignant-Chercheur
Grenoble École de Management
12 rue Pierre Sémard
38000 Grenoble
04.76.70.64.09
Sandrine.ansart@grenoble-em.com

Raffi Duymedjian
Enseignant-Chercheur
Grenoble École de Management
12 rue Pierre Sémard
38000 Grenoble
04.76.70.61.26
raffi.duymedjian@grenoble-em.com

Virginie Monvoisin
Enseignant-chercheur
Grenoble École de Management
12 rue Pierre Sémard
38000 Grenoble
04.76.70.62.13
virginie.monvoisin@grenoble-em.com

Version en cours de finalisation en date du « 12 décembre 2011 ».

Mots Clefs : bricoleur, bricolage, croissance, décroissance, économie du peu, économie des arrangements.

« Il était une fois un Homme qui vivait dans la Rareté. Après beaucoup d'aventures et un long voyage à travers la Science Economique, il rencontra la Société d'Abondance. Ils se marièrent et ils eurent beaucoup de besoins »
L'autopsie de l'homo oeconomicus, Jean Baudrillard, 1970.

Alors que les préoccupations de Développement Durable ont trouvé un écho plus favorable depuis quelques années auprès des milieux académiques, politiques, comme des populations, la crise actuelle pourrait provoquer un certain ralentissement de cette prise de conscience, voire une altération assez forte des mesures et des politiques allant dans ce sens. Deux facteurs essentiels pourraient supporter cette orientation certainement préjudiciable. Il peut être considéré que les nécessités de gestion de la crise ne peuvent coexister avec la mise en œuvre de mesures voire de politique en faveur du Développement Durable. De plus, la crise, et ainsi l'actuelle expérience douloureuse pour une frange non négligeable de la population d'une situation de décroissance – même si elle se caractérise par sa brutalité – peut motiver un rejet fort des actions prônées par les adeptes de la soutenabilité de la croissance, que la soutenabilité soit envisagée sous son angle fort ou faible.

Le contexte économique actuel, qu'il concerne la crise liée au développement durable ou qu'il concerne la crise économique et financière, remet ainsi en question aussi bien les tenants et les justifications traditionnels de la croissance que les défenseurs et les arguments du développement durable ou d'un modèle économique alternatif – en position plus précaire.

Or, alors que les deux positions n'ont jamais été aussi affirmées, elles n'ont jamais été aussi critiquées et discutées – d'ailleurs souvent l'une par l'autre. Pourtant, l'observation de certaines pratiques économiques, et plus précisément de pratiques de production, nous montre qu'il est possible de s'extraire du débat croissance/décroissance.

Plus précisément, l'idéal-type du « bricoleur » et des pratiques de « bricolage » qui depuis quelques années ont trouvé une reconnaissance, probablement étonnante pour un lectorat francophone, dans le domaine des sciences de gestion, s'appuie sur des pratiques de production longtemps ignorées par la science économique. Or, importer le bricolage dans la réflexion économique engage inévitablement à de profondes remises en question de la théorie économique, et notamment de l'approche en termes de croissance ou en termes de décroissance telle qu'elles sont **couramment** comprises.

Nous proposons simplement d'apprécier ces pratiques à l'aune des pratiques économiques actuelles pour en mesurer la portée analytique afin de les inclure dans la réflexion économique et de les rendre explicites et acceptables – et non de vouloir les généraliser.

Notre démonstration est alors **double**. Il s'agira à la fois de montrer comment cet idéal-type du bricoleur interroge et dépasse le débat croissance/décroissance et de montrer également comment cet idéal type interroge plus largement la théorie économique. Cette double problématique débouchera ainsi sur un **nouveau besoin théorique** et la nécessité d'ouvrir un nouveau champ d'analyse, *l'économie du peu*, qui permette de traiter et d'étudier ces interrogations profondes soulevées par le bricoleur et relatives à l'actualité du débat croissance/décroissance et aux théories économiques.

Notre démonstration s'articulera donc en trois temps. Le premier visera à présenter l'idéal-type du bricoleur et ses pratiques tels qu'ils se sont affirmés dans la littérature des sciences de gestion. Dans un deuxième temps, nous aborderons la manière dont ces pratiques de bricolage viennent déstabiliser le clivage croissance/décroissance, toujours dans son acceptation la plus courante. Enfin, nous verrons la manière dans ces pratiques viennent également déstabiliser certains champs des sciences économiques, pourtant largement objets de consensus et nous commencerons à évoquer la pertinence de l'ouverture d'un nouveau domaine théorique, l'économie du peu.

1. De l'existence d'un idéal-type du bricoleur et des pratiques de bricolage dans les sciences de gestion

Depuis quelques années, l'idéal-type du bricoleur et ses actions de bricolage s'affirment comme des pratiques dignes d'intérêt, et qui trouvent une légitimité accrue, car reconnue comme productrice de valeur (au sens des sciences de gestion), dans la littérature des sciences de gestion. Qu'entend-on par bricoleur ? Quelles sont les pratiques couvertes par le bricolage ?

"Si je fais le portrait du bricoleur type, je fais celui du Français." disait Colette. Or, ce bricoleur n'est pourtant autorisé, dans le langage commun tout d'abord, au-delà des deux domaines qui sont l'espace privé d'une part où il est bon d'avoir compétence à bricoler, et l'espace de la création artistique ou scientifique, exigeant tout de même qu'on accole fréquemment le qualificatif « de génie » à notre bricoleur.

En fait, le bricolage est proscrit de tous les domaines où la raison s'impose, où l'esprit de planification de calcul, de maîtrise ne peut admettre un terme qui désigne une activité improvisée, approximative, fragile, bref un travail d'amateur dans un pays où l'ingénieur est une figure industrielle dominante. Ce bannissement transparaît autant dans la littérature économique et managériale hebdomadaire ou mensuelle que dans la recherche en

management de langue française où le bricolage n'intéresse que dans la mesure où il marque les limites du dogme du plan, de l'action prescrite.

Très étonnamment, la littérature académique managériale de langue anglaise déploie depuis le début des années 90 le concept de bricolage sous des formes variées mais toutes positives. Cette littérature présente des caractéristiques communes à savoir une référence permanente à Claude Lévi-Strauss et *La pensée sauvage*, une définition nominale du bricolage comme « making do with whatever is at hand », la présentation quasi systématique du bricolage comme concept, une préférence à parler du bricolage plutôt que du bricoleur, et son corolaire, la disparition quasi systématique de sa figure « opposée », l'ingénieur. Elle a fait preuve d'un dynamisme étonnant vu du côté francophone, en développant le bricolage en management suivant deux directions.

La première a consisté à étendre l'usage du bricolage. Cette extension peut se décrire sous trois axes :

- 1) au niveau des différents objets ou domaines d'observation – comportement en situation de crise (Weick, 1993), processus d'improvisation (Weick 1998; Moorman and Miner 1998; Cunha & Cunha 2000), utilisation des systèmes d'information (Ciborra, 1992,1996), processus entrepreneurial (Baker & Aldrich 2000), (Baker et al.'s, 2003) (Baker and Nelson, 2005) ou processus d'innovation collective (Garud & Karnøe,2003).
- 2) en termes de niveau d'analyse : individu pour (Weick, 1993) et pour les tenants du couple bricolage/improvisation, organisationnel pour (Ciborra, 1992) et le bricolage des systèmes d'information, Inter-organisationnel pour (Garud & Karnoe, 2003) et l'innovation comme bricolage inter-firmes ;
- 3) en termes de postures, compréhensive pour la plupart des réflexions utilisant le concept de bricolage pour décrire des processus d'innovation, d'appropriation ou d'entrepreneuriat, normative pour valoriser le bricolage dans sa capacité à supporter la résilience (Weick, 1993), ou, mieux, pour proposer que l'entreprise « value bricolage strategically » (Ciborra, 2002).

Le second développement, intensif, a bien entendu profité de la multiplication des terrains d'application du concept de bricolage pour en affiner les contours. Ainsi passe-t-on d'une définition lapidaire - bricoler, c'est faire avec les moyens du bord (servant de base à la totalité des articles traitant du bricolage en science du management) - à une réflexion distinguant le bricolage de l'improvisation (Baker et al.'s, 2003), puis le définissant sous trois caractéristiques qui sont 1) les ressources à disposition (resources at hand ; 2) la recombinaison de ces ressources pour de nouveaux usages et 3) le fait de « faire avec » (Baker and Nelson, 2005)

Pourtant, ces efforts nous paraissent manquer deux points fondamentaux relatifs au bricolage et à son incarnation dans le bricoleur : ce dernier n'existe dans les propos de Claude Lévi-Strauss qu'en relation tensionnelle avec sa figure opposée, celle de l'ingénieur ; la compréhension du bricoleur ne peut se limiter à l'observation d'un faire, mais comme convergence, ajustement de particularités provenant de trois dimensions relatives à tout mode d'agir, à savoir une métaphysique, une épistémologie et une pratique. S'ajoute le fait qu'au même titre qu'il est aisé de penser que le bricolage est partout, qu'on ne peut pas ne pas « un jour » être conduit à bricoler, il n'existe pas dans le réel de purs bricoleurs, comme d'ailleurs de purs ingénieurs.

Variété des dimensions descriptives, et idéalité des figures du bricoleur et de l'ingénieur nous font penser qu'une représentation adéquate du bricoleur serait celle d'un idéal-type décrivant

sur de multiples dimensions le bricoleur « pur ». Les dimensions descriptives de cet idéal-type ont été choisies à partir des travaux d'un psychologue, Richard Nisbett. Ce dernier observe des différences frappantes entre les processus cognitifs "occidentaux" et "extrême-orientaux", notamment au niveau infra-conscient (perception). Il les explique par l'interaction d'une métaphysique, une épistémologie et une pratique spécifiques constituant un système homéostatique relativement stable. "The social practices promote the worldviews; the worldviews dictate the appropriate thought processes; and the thought processes both justify the worldviews and support the social practices " (Nisbett, 2003, pp. 20). Cette proposition s'approche de ce à quoi le tournant pratique aboutit dans cette dernière décennie, fondée sur l'idée que nous sommes passés d'une représentation classique de la cognition à une cognition située indissociable de son contexte d'expression, inscrite dans un contexte symbolique comme matériel au sein de laquelle l'action se déploie.

A partir de ces trois dimensions, Pratique, Epistémologie et Métaphysique, nous avons tenté de regrouper des éléments tirés de la "Science du concret", tant ceux directement liés au bricolage que ceux qui relèvent plus de la "pensée sauvage". Nous avons également intégré les réflexions managériales relatives au bricolage, qu'il ait été étudié sous l'angle de problématiques entrepreneuriales, comportementales, ou dans le domaine des systèmes d'information.

Pratique

Le premier geste du bricoleur consiste à collecter des "ressources", objets matériels, idées, connaissances diverses, au gré de rencontres non planifiées, et qui constitueront son stock, sur la base du simple principe que "ça peut toujours servir". Le bricolage se distingue dès ce moment de l'improvisation par une temporalité qui déborde très largement l'instant. "Poussé" à agir (moment qui ne peut être réduit à une pure "résolution de problème"), le bricoleur engage un dialogue avec les éléments de son stock. Ce dialogue vise à trouver les éléments qui, agencés les uns les autres, permettront d'obtenir un dispositif (un bricolage) adéquat. Si les relations sont difficiles à trouver, le bricoleur n'hésitera pas à substituer un objet par un autre, voire, geste très important, à détourner un objet de sa fonction initiale, sans toutefois lui faire perdre son identité.

L'arrangement final " ne sera jamais tel que celui vaguement rêvé, ni tel autre, qui lui aurait été préférée" (Lévi-Strauss, p.33). Il est considéré comme satisfaisant dès lors qu'il "marche" sans exigence de performance spécifique. Le bricoleur est attaché à son bricolage d'une part parce qu'il y met toujours quelque chose de lui-même, qu'il lui est constitutif, ensuite parce qu'il est le seul à pouvoir (vouloir ?) en faire usage, dans l'instant comme dans la durée.

Epistémologie

Le bricoleur entretient un rapport d'intimité avec les éléments de son stock. Cette intimité n'est pas fondée sur une connaissance approfondie, exhaustive de ce que sont les choses, mais plutôt de leur capacité à se lier entre elles, de leur connectivité virtuelle, ainsi que de leur ressemblance. Cette intimité favorise le processus de dialogue précédemment évoqué. Le processus d'apprentissage, essentiellement individuel et associé à de fortuites rencontres, révèle chez le bricoleur une capacité à voir dans les objets des utilisations pour lesquels ils n'ont pas été conçus. Il doit être ainsi peu sensible au biais cognitif de fixité fonctionnelle. Enfin, une autre particularité du bricoleur dans son rapport à la connaissance réside dans sa polyvalence, dans le fait qu'il est "apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées" et qu'il "n'a pas besoin de l'équipement et du savoir de tous les corps d'état." (Lévi-Strauss, p.31). Cette intimité avec les éléments de son stock, son savoir versatile et son aptitude à "faire avec" peuvent expliquer que le bricoleur soit doté d'un fort sentiment d'efficacité personnelle, et qu'il soit considéré comme résilient en situation de crise (Weick, 1993).

Métaphysique

Le monde du bricoleur est complexe, perçu comme un système d'éléments interconnectés où tout est virtuellement reliable à tout : idées, êtres vivants comme objets inanimés, lieux, etc. Cette complexité implique que "tout vaut", que chaque "chose" mérite considération, attention. Le bricoleur ne considérera jamais rien comme absolument inutile, tout juste inadéquat au moment de l'action. De la même façon ne s'autorisera-t-il pas, par "respect" pour ces objets, à les transformer au point de leur faire perdre leur identité (la planche de bois ne deviendra jamais sciure). Enfin, le monde du bricoleur peut être considéré comme fermé au sens où notre bricoleur fera toujours "avec", sans chercher à aller au-delà de son stock. Cela ne signifie pas qu'il est incapable d'exploration ou de découverte, mais que celles-ci ne sont pas recherchées, volontairement provoquées, mais bien plutôt remplacées par une exploitation, parfois originale sans que l'originalité de l'emploi soit son objectif, des moyens à disposition.

Tableau de synthèse des idéaux-types de l'ingénieur et du bricoleur (traduit de (Duymedjian & Rüling, à paraître)

	Bricoleur	Ingénieur
Métaphysique	<p>"Tout vaut"</p> <p>Monde comme système complexe</p> <p>Monde fermé</p> <p>Temps cyclique</p>	<p>Ordre a priori, hiérarchie préalable des valeurs</p> <p>Monde compliqué, réductible, décomposable</p> <p>Ouverture, recherché d'un au-delà des frontières</p> <p>Temps linéaire</p>
Epistémologie	<p>Connaissance intime, familiarité</p> <p>Connaissance des relations et des liens, impliquant un faible biais de fixité fonctionnelle</p> <p>Polyvalence favorisant la résilience</p>	<p>Savoir distant, représentation formelle</p> <p>Connaissance des caractéristiques structurelles des choses du monde, fixité de ce pour quoi elles ont été conçues</p> <p>Spécialisation</p>
Pratique	<p>Collecte au travers de rencontres non planifiées</p> <p>Résultat attendu faiblement prédéfini</p> <p>Dialogue avec les éléments du stock, possibilité de détournement dans l'usage des ressources</p> <p>Assemblage, substitution</p> <p>"ça marche"</p> <p>Création et usage sont indissociables</p> <p>Le résultat ne ressemble à rien de déjà vu</p>	<p>Recherche des moyens à la mesure du projet poursuivi</p> <p>Résultat et processus d'obtention prédéfinis</p> <p>Respect of des spécifications associées au bon usage des ressources mobilisées</p> <p>Système intégré</p> <p>Cela correspond au niveau de qualité et de performance attendus</p> <p>Séparation de création et de l'usage (les concepteurs ne sont pas les utilisateurs)</p> <p>Le résultat correspond aux attentes du domaine</p>

Ainsi, comme l'illustre cette approche du stock – devant toujours être le plus bas possible ! –, la pratique du bricoleur échappe à l'analyse économique telle qu'elle se pratique depuis le XVIII^{ème} siècle et interroge ou remet en cause de grands principes économiques, et le plus fondamental d'entre eux, la croissance.

2. Les apports du bricolage au débat croissance / décroissance

Depuis quelques années, l'intensité du débat entre les tenants de la croissance et ceux de la décroissance redouble et amène les économistes à s'interroger sur cette idée historiquement fondatrice pour la science économique. Or, si le premier d'entre eux, Adam Smith, tente en 1776 avant toute chose d'expliquer les ressorts de la croissance, c'est également lui qui impose comme norme l'image de l'ingénieur et l'organisation scientifique du travail.

Ainsi, s'intéresser à l'idéal-type du bricoleur suppose s'interroger sur les ressorts et les justifications de la croissance. Cependant, le bricoleur ne semble ni infirmer ni confirmer ces justifications courantes et semble plutôt dépasser le clivage croissance/décroissance tel qu'il est présenté depuis 30 ans. Mais avant d'appréhender de quelles manières le bricolage peut venir remettre en cause le clivage croissance/ décroissance, il est important de revenir brièvement sur les pratiques de bricolage.

2.1. Les pratiques de bricolage

Quelles sont les situations où l'on peut rencontrer des pratiques de bricolage ? Deux grandes catégories de situations peuvent être distinguées : les pratiques de bricolage tactique et les pratiques de stratégies bricolantes.

Les pratiques de bricolage tactique renvoient avant tout à des pratiques ponctuelles, presque illicites dans une structure organisée, planifiée, évaluée, « ingéniorisée », qui théoriquement ne laisse pas droit à ce type d'actions. Néanmoins, elles existent, ponctuellement dans l'organisation, ou dans le temps. Pourquoi ? Elles permettent de gérer des contraintes de moyens réelles ou supposées. L'agent ou les agents estiment que la mise en œuvre d'une solution elle aussi organisée, planifiée à l'instar de la structure dans laquelle elle doit prendre place suppose en général soit des achats et ainsi donc des moyens financiers ou/et un budget qu'il faut obtenir, soit de manière corolaire ou non – une démarche administrative souvent chronophage et fastidieuse. Dès lors, bricoler se présente comme une alternative digne d'intérêt, dans la mesure où elle participe d'un mouvement général consistant à faire plus (ou du moins autant) avec moins (ou du moins avec rien de plus à acquérir monétairement).

A contrario, les **stratégies bricolantes** s'appuient certes sur les principes du bricoleur – essentiellement la collecte/récupération, le réusage, le détournement – mais principes ensuite stabilisés dans une organisation, à savoir planifiés, autrement dit industrialisés. En effet, la pratique du bricolage change de nature quand elle concerne la création d'une nouvelle activité productive. S'il est clairement identifié que le bricolage est plus que toléré dans les processus créatifs (de produit, de procédé...), il convient d'examiner plus attentivement le rapport entre le bricolage et la création d'une nouvelle organisation productive.

Citons comme exemple appartenant à cette catégorie : toutes les chaînes de magasins qui développent leur activité autour de la vente/revente de produits d'occasion (meubles, vêtements vintage,...), voire notamment dans les pays en voie de Développement des structures qui récupèrent des produits arrivés en fin de vie, les détournent de leur usage initial, les assemblent entre eux pour proposer de nouveaux biens (cf les innombrables produits proposés à partir des canettes de boisson en aluminium,...)

D'apparence, ces activités semblent relever d'un processus propre au bricolage : il s'agit par exemple de rallonger la durée de vie du produit, de mobiliser des ressources déjà existantes pour mettre en place une production, de limiter les coûts des consommations intermédiaires etc...

Cependant, la démarche du producteur ne s'apparente ici en rien à une démarche de bricoleur car elle repose sur une planification minutieuse de l'activité (repérage des ressources, des modifications à apporter etc...). Bien au contraire, l'entrepreneur adopte une démarche **stratégique**, dans le sens où l'activité fait l'objet de calculs divers – en matière d'approvisionnements, d'éventuelles études de marché etc...

Il s'agit alors de pratiques de stratégies bricolantes qui reprend les codes les plus visibles du bricolage en les élevant au rang de valeurs et devenant une pratique entrepreneuriale des plus classiques. Seul le support, le cœur de l'activité diffère d'une autre. Néanmoins, il n'existe pas ici de remise en cause du fonctionnement traditionnel de l'entreprise et des modes de production.

2.2. Les pratiques de bricolage peuvent tout autant alimenter la croissance comme répondre à certaines préconisations des tenants de la décroissance

Ainsi, le simple constat de pratiques largement répandues amène à des questionnements profonds en termes d'analyse économique et plus spécifiquement, l'idéal-type du bricoleur vient s'immiscer dans le débat et clivage croissance/décroissance. En effet, en se référant à l'acceptation courante des deux notions, la croissance étant vue comme une augmentation purement quantitative d'un indice de dimension et de la richesse produite et la décroissance comme une diminution de cet indice ou l'ensemble des pratiques remettant en cause une vision productiviste de l'économie, le bricolage semble participer aussi bien à la croissance qu'à la décroissance.

Dans un premier temps, on peut souligner que les pratiques de bricolage viennent alimenter les critiques concernant les déficiences dans la mesure du PIB. Ces critiques sont déjà nombreuses : le PIB n'enregistre que les échanges monétaires, oublie l'activité domestique ou souterraine ; la finalité des biens n'est pas prise en compte (ex : la vente de cigarettes et les soins relatifs au cancer du poumon !) ; les ressources naturelles sont considérées comme gratuites ; l'amélioration qualitative des produits et de la vie est omise etc. Mais dans un second temps, les pratiques de bricolage qui concilient à la fois les ressorts de la croissance ET ceux de la décroissance, nous amènent à nous interroger sur certains aspects qualitatifs implicites de la croissance relatifs au modèle économique sous-jacent (quel type de processus de production, quel type d'organisation du travail et des compétences...).

En effet, les pratiques de bricolage permettent de contribuer, de façon certes non conventionnelle, à la production de la valeur au sein de l'entreprise. Bricoler peut effectivement permettre d'allonger le cycle de vie d'un produit (ex : réutiliser un vieux caméscope pour réaliser une vidéo), limiter ainsi des achats de consommations intermédiaires voire réduire ou reporter des investissements, et obtenir ainsi une création de valeur sur des biens déjà amortis, ou à partir d'objets détournés qui n'occasionneront pas de coûts pour l'organisation. Bricoler peut ainsi permettre de produire plus avec moins de ressources. Dans cette optique, le bricolage contribue à la croissance : il crée de la valeur sans pour autant que

celle-ci soit inventoriée, donc considérée comme telle, et par conséquent intégrée dans le calcul de la croissance. On pourrait parler d'un pôle de « croissance cachée ».

En même temps, les pratiques de bricolage répondent également à certaines préconisations des théoriciens de la décroissance. Bricoler peut aussi permettre de produire avec moins de ressources en allongeant notamment le cycle de vie des produits. Cela coïncident avec certains enjeux soulignés par l'approche de la décroissance relatifs à la problématique de l'épuisement de la biosphère en termes de ressources et en termes d'assimilation de l'activité humaine (Georgescu-Roegen 2008).

De plus, l'objectif du bricoleur ne consiste pas à rentabiliser et optimiser sa production ; D'ailleurs, on ne peut dire à proprement parler que l'action du bricoleur soit gouvernée par un objectif... Il souhaite « faire avec » en fonction de la situation, résoudre l'éventuel problème qui se pose à cet instant avec les moyens à sa disposition, mais n'est pas motivé dans le temps par un souci de production ou/et de productivisme. Son action est ancrée avant tout dans le présent : Il agit dans la continuité de son existence, dans une forme de persévérance de son être , ce qui explique que l'idéal-type du bricoleur se définit simultanément par une vision du monde, un mode de connaissance et un mode d'agir (cf.partie 1).. Bricoler ne s'inscrit donc pas dans la course à la productivité, ou tout du moins n'en fait pas son objectif principal ; cette pratique échappe ainsi à la norme actuellement en cours dans la société dite moderne, et correspond à un positionnement propre au concept de la décroissance.

3. Le bricolage comme source d'interrogation de certains concepts clefs de l'économie et révélateur d'un nouveau besoin théorique

Non seulement, le bricolage perturbe le débat croissance / décroissance, mais déstabilise aussi un certain nombre de concepts économiques fondateurs au premier rang desquels nous pouvons citer les ressources, la rareté, les coûts et les stocks. Nous nous proposons de revenir sur la manière dont le bricolage déstabilise ces notions, pour ensuite souligner en faisant référence à d'autres développements récents de la science économique à quel point les pratiques de bricolage plus ou moins envisagées comme telles ont déjà contribué à certaines interrogations clefs de la science économique et abondent ainsi dans l'intérêt d'user de cet idéal type pour interroger la théorie économique en général et ouvrir peut-être la nécessité d'un nouveau champ qui pourrait être dénommée l'économie du peu.

3.1. Les pratiques de bricolage interrogent aussi des concepts clefs de l'économie

Le débat croissance/décroissance s'articule, d'une part, sur le constat du caractère « épuisable » du système dans/ sur lequel nous vivons (la terre entendue comme biosphère), de la contrainte que fait peser cet environnement à l'activité humaine, et d'autre part, sur la remise en cause du productivisme et de la recherche de la meilleure rentabilité.

Les pratiques de bricolage – nous venons de le voir – sont à la fois créatrices de richesse, mais aussi réductrices d'impacts négatifs sur la biosphère. De plus, le bricolage contribue à la fois à la production – souvent pour en maintenir le niveau –, et à la remise en cause de l'objectif premier de cette production, la rentabilité et donc une plus grande productivité.

Cependant, si ces pratiques rendent plus floue l'opposition croissance/décroissance, elles soulignent plus largement tout l'enjeu de revenir sur des notions fortes des sciences économiques qui demandent aujourd'hui peut être à être redéfinies.

En particulier, les pratiques de réusage interrogent les notions de ressources. La définition traditionnelle qui en est donnée n'envisage pas la multi-destination des ressources, comme le fait qu'un bien de consommation ou un bien de production redevienne ressource. Cette interrogation sur la notion de ressources vient percuter aussi les concepts de coûts, de stocks et de rareté.

En effet, les pratiques de bricolage reposent sur des actions notamment de réusage de produits, de détournement de la destination de certains produits ou matériaux, et donc globalement d'un prolongement de la durée de vie des produits. Des produits qui pouvaient être inscrits au rang de produits en fin de vie se présentent comme de véritables ressources dans un nouveau processus qu'il soit tactique (ou ponctuel) ou plus global (au niveau d'une organisation). Il ne faut pour autant assimiler ces processus de réusage des déchets ou de produits en fin de cycle de vie avec les seules activités de recyclage qui fournissent avant tout des matières premières secondaires (c'est-à-dire de l'obtention d'une matière première recyclée comme le verre recyclé, le cuivre, le fer,...). La notion de ressources peut et doit alors être envisagée dans une acception beaucoup plus large qu'elle l'est traditionnellement.

L'extension de la notion de ressources pose d'autres questions et interroge d'autres concepts. Qui dit ressources, pose généralement la question de leurs coûts. Si un bien/ un matériau peut avoir plusieurs usages et surtout des réusage et détournements, comment apprécier leur coût ? Faut-il étendre leur durée d'amortissement s'il s'agit d'investissement, ou déprécier le coût initial du bien s'il s'agit de consommations intermédiaires ? Mais l'incertitude étant grande sur leur réusage éventuel, peut-on l'intégrer dès l'acte d'achat ? Peut-on simplement répondre par la négative, et prôner qu'il y a une création de richesse accrue à partir d'un niveau de ressources identique, autrement une productivité accrue, sans s'interroger sur la notion de coûts. La ressource serait gratuite.

A moins que le coût de ces ressources potentielles soit ceux de leur stockage... Si on estime que tout peut être potentiellement ressource – ce que suppose le bricoleur- se pose la question de conserver des produits/ des biens en fin de vie. Stocker se justifie alors. Or, le « zero stock » est devenu un leitmotiv depuis quelques décennies. Stocker est généralement considéré comme un choix non pertinent, car coûteux. Le coût de cette accumulation de produits en fin de vie peut-il trouver une estimation dans son coût de stockage ?

Enfin, plus généralement encore, se pose la question de la rareté sur laquelle reposent les sciences économiques. Rappelons s'il est nécessaire que le postulat des sciences économiques est qu'il s'agit de comprendre comment allouer des ressources rares pour satisfaire des besoins qui sont estimés illimités. Comment approcher cette notion de rareté si nous considérons ces actes de bricolage et donc la possibilité de mettre en œuvre une pratique à partir d'une ressource que l'on peut qualifier au moins de vaste si ce n'est inépuisable puisqu'il s'agit de nos résidus (cf Lévi-Strauss, 1962, p.31). Il pourrait être alors judicieux de distinguer une rareté objective d'une rareté quasi-objective. Cette dernière rareté serait en effet la résultante d'une logique du progrès technique qui, admettant qu'un produit devienne de plus en plus synthétique, synthèse qui augmente simultanément la performance technique et économique (rapprochement des pièces et réduction des pertes dues aux échanges mécaniques ainsi que suppression des pièces inutiles) en réduit la réparabilité et la démontabilité (donc le réusage de certaines parties). Or, cette dynamique évidente de synthèse portée par la nécessité d'un progrès technique et économique à court terme doit peut-être être remise en cause.

3.2. Des développements économiques qui soutiennent les problématiques soulevées par l'idéal-type du bricoleur et des pratiques de bricolage

Certaines des caractéristiques et interrogations soulevées par l'idéal-type du bricoleur et les pratiques de bricolage ont été mis en exergue par certains champs de la théorie économique.

3.2.1. Économie de fonctionnalité et Bricolage

L'économie de fonctionnalité se définit comme la substitution de la vente d'une fonction d'usage (service) à celle d'un produit. Créer une valeur d'usage la plus élevée possible pendant le plus longtemps possible, tout en consommant le moins de ressources matérielles et d'énergie possible [Stahel, 2006]. Le but est l'augmentation des revenus de l'entreprise. La valeur du produit réside dans les bénéfices liés à son utilisation, et non dans la possession de l'objet en question. La valeur économique du produit ne repose plus sur sa valeur d'échange, mais sur sa valeur d'usage. Comme il vend l'usage du produit, le vendeur s'intéresse plus à sa durabilité que dans la pratique courante de « l'obsolescence programmée » afin d'augmenter le taux de remplacement des produit et d'accroître ainsi le volume des ventes [Fishman, Gandal et al. 1993 ; Utaka, 2000].

De par le ré-usage des produits au sens de détournement de l'usage des produits et services, le bricoleur s'inscrit dans cette logique d'économie de fonctionnalité. C'est, par exemple, une société de conseil qui développe un service de formation. Il y a dans ce cas un détournement de compétences de production en compétences de vente de services.

Une différence importante existe néanmoins entre la pratique de bricolage et l'économie de fonctionnalité. Les stocks du bricoleur sont à la fois des stocks physiques, mais aussi des stocks « mentaux », à l'origine d'assemblages créatifs de connaissances. Alors que dans l'économie de fonctionnalité c'est la partie « matérielle, physique » qui est appréhendée, le bricoleur détourne un espace d'usage pour en fabriquer un autre, il y a création de valeur par la créativité, l'ingéniosité du geste, qui n'est pas planifiée.

3.2.2. Dématérialisation et Bricolage

La dématérialisation pour sa part questionne la consommation de matériaux dans une perspective de croissance économique et de croissance de la population [Herman, Ardekani et Ausubel, 1990]. Elle est le résultat de l'économie de fonctionnalité – réduire la consommation de ressources matérielles et d'énergie. Une illustration est celle de l'écologie industrielle, dans laquelle les déchets des uns font les ressources des autres [Erkman, 1998]. Il existe deux façons de concevoir la dématérialisation : l'une renvoie au déclin dans le temps de la part des matériaux utilisés dans les biens finis industriels, l'autre fait référence au déclin de la quantité d'énergie incorporée dans les produits industriels.

Ceci doit être articulé à la durée de vie du produit. Car s'il y a miniaturisation, corollaire d'un moindre gaspillage énergétique, en même temps, les biens finis révèlent souvent un caractère intégré, éventuellement une moindre qualité qui implique des comportements de remplacement de ces produits en cas de panne, et non de réparation. Pas de ré-usage par conséquent, et ainsi l'effet escompté ne se produit pas. Pire, le nombre d'unités produites potentiellement augmente. Les télévisions, ordinateurs, automobiles,... durent moins longtemps, même s'ils sont plus « légers ». In fine, le taux de remplacement augmente la

quantité produite dans le temps, et par conséquent accroît la matérialisation à long terme. C'est également le danger de nouvelles versions d'un même objet.

Le bricolage lui aussi envisage l'augmentation de la valeur symbolique d'une ressource, à travers l'accroissement du nombre de fonctionnalités d'un même produit, puisque tout objet peut potentiellement être détourné de son usage initial, et ainsi trouver une nouvelle fonction. Toutefois, pour que cette nouvelle fonction puisse exister, il est nécessaire que l'objet puisse être réintégré dans un autre ensemble ou connectable, autrement dit qu'il soit démontable. Or, la dématérialisation suppose souvent miniaturisation et donc intégration des différentes composantes dans une même unité (cf tous les produits créés sur la base de moulage). La dématérialisation peut ainsi à certains égards s'opposer aux possibilités de bricolage.

Dans d'autres cas, la dématérialisation peut parfaitement répondre aux principes du bricoleur. Prenons l'exemple d'un Iphone qui cumule ainsi les fonctions évidemment de téléphone portable, mais aussi d'appareil photo, de lecteur de musique, et toute une panoplie de fonctions supplémentaires encore en extension associée aux logiciels qui sont développés pour cette plateforme. Certes, d'un côté les caractéristiques de miniaturisation et d'intégration rejettent les possibilités de démembrement et de réusage, mais par contre la forte composante immatérielle au travers des applicatifs autorise généralement la prolongation de la durée de vie de l'objet, dont les données associées aux applications « de fond » - agenda, contact par exemple, sont transférables d'ailleurs également vers un objet de renouvellement sans perte.

Enfin, on peut aussi souligner que la hausse des fonctionnalités est source de co-création (Friesen, 2001). C'est l'exemple type de jeu comme Quake, où les utilisateurs - joueurs développent leur propre niveau de jeu qu'ils partagent ensuite gratuitement, en augmentant sans limite la durée de vie du jeu. L'utilisateur développe lui-même des logiciels, crée des utilisations nouvelles, auxquelles le producteur n'a pas pensé. Cependant, quand l'utilisateur a directement accès aux modifications fonctionnelles (essentiellement logicielle) d'un objet, il provoque aussi des risques plus élevés de panne, d'où une durée de vie réduite par cette intégration de fonctions.

3.2.3. Economie des proximités et Bricolage

L'économie des proximités est un champ de l'économie relativement jeune (Bouba-Olga, Carrincazeau, Coris, 2008). La proximité a deux dimensions : la proximité géographique (Pecqueur, Zimmerman 2004) et la proximité institutionnelle, liée à la culture commune, créatrice de lien social (Commons 1950). Proximité rime avec l'accessibilité des ressources, matérielles (proximité physique du stock de ressources) et immatérielles (proximité institutionnelle, familiarité créée dans le temps).

La proximité facilite le bricolage, elle en est même une pré-condition, étant donné le degré de familiarité nécessaire avec l'objet bricolé. La proximité institutionnelle semble prendre le pas sur la proximité physique dans le cas du bricolage, grâce aux nouvelles technologies de l'information et de la communication qui améliorent l'accès à des connaissances éloignées. Le local est en même temps source de croissance (par les externalités positives) et de décroissance (réseaux informels qui remplacent les relations marchandes, logique du don).

3.2.4. Economie du don et Bricolage

Malgré ses racines anthropologiques et sociologiques, l'économie du don s'est développée notamment avec le numérique : c'est le cas de wikipedia, du mouvement « open-

source », des échanges on-line de musique,... Elle tente d'expliquer les mécanismes dans une économie de la gratuité, sorte « d'économie de l'abondance », caractérisée par le don et le contre-don, un cout marginal qui tend vers zéro comme un coût de stockage d'information proche de zéro et l'échange de travail rendu possible au travers du web [Anderson, 2008].

La posture du bricoleur fait un certain écho à l'économie du don, car le bricoleur est peu concerné par la propriété. Ce qui compte pour son activité c'est l'accès à des produits gratuits (le coût de stockage étant considéré par lui comme faible), à partir desquels il pourra bricoler en toute liberté sans question de droits de propriété, la gratuité lui permettant de ne plus se soucier d'éventuelles questions de légalité. A travers le bricolage dans le monde numérique, il y a création d'externalités positives, mais également un processus de « démonétisation » (zéro coût) qui participe d'une logique de décroissance.

Ces différents développements de l'économie soulignent des problématiques proches de celles du bricoleur :

- l'économie des fonctionnalités interpelle le réusage des produits propres au bricoleur ;
- la dématérialisation souligne une diminution de l'usage de matières et d'énergie dans le processus de production, ce que tente de faire aussi le bricoleur, mais pour sa part avant tout au travers du ré-usage et du détournement des objets comparativement à leur finalité prévue initialement ;
- l'économie de proximité s'arrête sur la place de la proximité institutionnelle et géographique dans la production de valeur, ce que suppose aussi le bricoleur dans sa relation avec son stock ;
- l'économie du don tente de saisir une économie basée sur le don où les notions de propriété et de coûts seraient peu présentes. Le bricoleur est également peu sensible aux questions de propriété et de coûts.

Tableau de synthèse des différents champs économiques et de leur lien avec le bricolage

Nouveaux Champs économiques	Liens avec le bricolage		Positionnement du champ économique au regard du débat Croissance / Décroissance	
	Similitudes avec le bricolage	Divergences avec le bricolage	Ce qui peut relever de la croissance	Ce qui peut relever de la décroissance
Economie de fonctionnalité	<p>Accent mis sur la valeur d'usage, non la valeur d'échange</p> <p>Principe fort de durabilité des produits</p> <p>Il peut y avoir des actions proches du détournement : ex société de conseil proposant aussi de la formation</p>	<p>L'économie de fonctionnalité n'envisage que les stocks physiques</p> <p>L'action de détournement peut aller beaucoup plus loin, tout en préservant l'identité de l'objet</p> <p>La logique productiviste n'est pas celle du bricoleur, alors qu'elle persiste selon l'économie des fonctionnalités</p>	<p>Création d'activité, productrice de valeur et de croissance (ex location d'équipement de pneumatiques pour les flottes de poids lourds)</p>	<p>Le principe de prolongement de la durée de vie du produit, et donc une certaine préservation des ressources</p>
Dématérialisation	<p>Diminution des ressources consommées</p>	<p>Mais la logique de miniaturisation ne correspond pas a priori aux actions du bricoleur : la miniaturisation suppose souvent intégration et réduit les possibilités de désassemblage, assemblage, détournement,...., y compris celle de réparation</p> <p>La miniaturisation renforce la destination de l'objet</p> <p>Le bricoleur attache beaucoup d'importance aux objets</p>	<p>La diminution des ressources consommées correspond à un objectif d'augmentation de la productivité</p> <p>Croissance car proposition de nouveaux produits miniatures souvent plébiscités par la demande</p>	<p>Diminution des ressources consommées (pas forcément de l'a-croissance)</p>

Economie de proximités 1. Dimension géographique 2. Dimension institutionnelle	Accessibilité des ressources	Le principe d'accessibilité des ressources nécessaire au bricoleur ne suppose pas forcément une organisation scientifique du travail. La notion de disponibilité et de proximité chez le bricoleur suppose une connaissance intime des objets	Proximité source de croissance	Développement de réseaux informels qui peuvent correspondre à une logique de décroissance
Economie du don	Interrogation sur la propriété Coût marginal tendant vers 0 Coût de stockage (information) = 0	Le bricoleur n'accorde pas beaucoup d'intérêt à la notion de propriété	La croissance peut être stimulée par le partage de la propriété Externalités positives, source de croissance	Absence de propriété peut réduire les velléités de croissance Externalités positives, source de croissance mais difficilement quantifiables

Si les pratiques de bricolage interrogent les catégories classiques de croissance et décroissance, nous pouvons nous demander si le bricoleur ne relève pas de l'a-croissance chère à Latouche ? Nous cherchons une théorisation de cette forme d'a-croissance que l'on choisit d'appeler « économie du peu ». Par cette volonté de théorisation nous ne cherchons pas à imposer une pratique, qui serait amenée à se généraliser. Nous souhaitons développer un champ théorique caractérisé par la vision du monde de l'idéal-type du bricoleur, à travers un ré-encastrement de l'économie dans le local (Polanyi) et en dehors de la logique économique optimisatrice, productiviste dominante et globalisante.

Par la théorisation nous voulons nous écarter de la vision de l'homo oeconomicus, en légitimant tout simplement une pratique qui existe depuis toujours.

Notre tentative de ré-encastrement s'inscrit également dans une recherche ontologique: si le sujet est le bricoleur, alors notre méthode doit être pluridisciplinaire : anthropologique, ethnographique, sociologique... La vision du monde sera anthropologique, observant un sujet qui prends simplement ce qu'il trouve dans son milieu de vie (proximité, biosphère, relations sociales...).

Conclusion

L'homo oeconomicus est une pierre angulaire fondamentale de l'économie standard. Cet article s'est interrogé sur les conséquence de la substitution de ce personnage fictif par celui, idéal-typique, du bricoleur. Ce dernier propose une représentation des actes de production ET de consommation qui nous ont amené à élaboration une théorisation que nous avons dans un premier temps appelée « économie du peu ». Mais cette économie du peu est aussi, devient, transformée par l'ingéniosité et la créativité du bricoleur, une « économie d'abondance ». Loin de l'acception usuelle de l'abondance par la richesse comptabilisée dans le PIB, notre « économie d'abondance » est celle des idées, des modalités de substitution de la hausse continue de la production par la possibilité de faire avec ce que l'on a à sa disposition. Cette possibilité, si reconnue et valorisée, pourrait, selon nous, se substituer à l'exploitation croissante et continue des ressources limitées de la planète.

Dès lors, la terminologie initialement choisie d'Economie du Peu paraît moins adéquate pour dessiner cette économie dans laquelle le bricoleur est une forme centrale. Elle pose en effet un certain nombre de difficultés aux conséquences certes variables.

- En premier lieu, et ce serait la critique majeure, la notion de « peu » ne reflète aucunement l'état d'esprit du bricoleur idéal-typique qui vit dans un monde d'abondance. Elle représente plutôt le jugement que porte un observateur extérieur sur notre « pauvre » bricoleur qui n'a d'autre solution que de faire avec les moyens du bord. Outre que cela ressemble à une attitude « occidentalocentrée » que nous souhaitons à tout pris éviter, elle nous fait tomber dans le piège d'accorder une importance décisive à l'environnement, que Barley & Kunda (2001) qualifie de « biais d'environnementalisme »;
- En second lieu, « peu » s'amalgame très facilement à « pauvreté » et une économie du peu est susceptible d'être réduite à une économie de la pauvreté, de la subsistance, et corrélativement phagocyté par l'économie du développement ;

- Enfin, et ce dernier point, moins profond n'en est pas moins important, la traduction d'économie du peu dans la langue de Shakespeare semble créer des difficultés non négligeable.

Partant de ces observations et constats et revenant sur l'action du bricoleur qu'on peut fondamentalement définir comme « faisant avec », une autre terminologie que l'« Economie du peu » a progressivement émergé: l'économie des arrangements. Quels sont les arguments qui invitent à s'arrêter sur cette notion ?

- La notion d'arrangement et les deux formes verbales associées – arranger et s'arranger - renvoient de manière plus évidente aux pratiques de l'idéal-type du bricoleur qui « s'arrange » avec ce qui l'entoure et ce qu'il a à disposition, et qui élabore à partir de ces moyens un dispositif ordonné suivant une logique personnelle, un arrangement, jouant sur l'assemblage, de détournement ou la substitution ;
- La notion d'arrangement est neutre au sens où elle ne comporte pas de jugements de valeurs ni sur le dispositif élaboré, ni sur son processus d'élaboration (à la différence de l'économie de l'innovation, par exemple) ;
- Un arrangement organise aussi bien du matériel que du symbolique (s'arranger avec des principes ou des lois), ce qui est une caractéristique essentielle de notre bricoleur qui joue simultanément avec le monde physique et le monde des signes (au regard notamment de l'économie de fonctionnalité) ;
- La notion d'arrangement désigne une activité en situation, dans la mesure où s'arranger, c'est faire avec ce qu'on a et, donc, avec des moyens relatifs à un contexte spatio-temporel déterminé (le monde clôt du bricoleur) ;
- Par son ancrage en situation, l'économie des arrangements se positionne plus facilement à un niveau micro-économique ou méso-économique. Son positionnement local (par opposition au global) rappelle qu'il ne s'agit pas d'ériger les pratiques de bricolage en dogme, mais de leur donner une légitimité et ainsi une place en articulation avec d'autres pratiques créant de la valeur ;
- Enfin, la traduction en anglais semble plus aisée et porteuse du même sens. Il est par exemple possible, sachant qu'« arrangement » désigne un « faire avec », de traduire économie des arrangements par « make do economy » voire, de reprendre le terme d'« arrangement » dans la mesure où il est utilisé dans le texte même de Lévi-Strauss et traduit sans changement dans l'édition anglaise de la Pensée Sauvage (1966).

Un certain nombre de raisons nous font encore hésiter à abandonner « économie du peu » pour « économie des arrangements ». Ainsi, « économie du Peu » a cet avantage de résonner, dans le contexte actuel, avec les logiques écologiques de réusage et de recyclage, ou encore les style de vie fondée sur la simplicité volontaire et la frugalité, ce que n'exprime pas aussi spontanément l'« économie des arrangements ». D'autre part, « arrangements » peut être interprété en relation avec les économies informelles, voire « malveillantes » comme celles représentées par les manipulations mafieuses détournant les lois en jouant sur des « petits arrangements entre amis ». Au final, le débat reste encore ouvert.

Bibliographie

- Anderson C. (2008) "Free: why \$0,00 is the future of business", *Wired*, 25/02.
- Baker, Ted, and Reed E. Nelson (2005) "Creating something from nothing: Resource construction through entrepreneurial bricolage". *Administrative Science Quarterly* 50, 329-366.
- Baker, Ted, Anne S. Miner, and Dale T. Eesley (2003) "Improvising firms: Bricolage, account giving, and improvisational competency in the founding process". *Research Policy* 32: 255-276.
- Baker, Ted, and Howard E. Aldrich (2000) "*Bricolage and resource-seeking: Improvisational responses to dependence in entrepreneurial firms*". Working paper. University of North Carolina at Chapel Hill.
- Barley, S.R., & Kunda, G. (2001). "Bringing work back in." *Organization Science*, 12(1): 76-95.
- Bouba-Olga, O, Carrincazeaux, C., Coris, M. (Eds) (2008) "La Proximité : 15 ans déjà!", *Revue d'Économie Régionale et Urbaine*, n° 3.
- Ciborra, Claudio (2002) *The labyrinths of information*. Oxford: Oxford University Press.
- Ciborra, Claudio (1996) *Teams, markets and systems: Business innovation and information technology*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Ciborra, Claudio (1992) "From thinking to tinkering: The grassroots of strategic information systems". *The Information Society* 8: 297-309.
- Commons, JR. (1950) *The Economics of Collective Action*, University of Wisconsin Press.
- Cunha, Joao, Miguel Cunha, and Rita Cunha (2000) "Improvisation and learning: Soulmates or just friends?" in *Innovative theories, tools, and practices in work and organizational psychology*, in Vartiainen M., Avallone F. and Anderson N. (eds.), 307-320. Seattle, WA: Hogrefe and Huber.
- De Certeau, Michel (1990) *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris: Gallimard.
- Duymedjian R, Rüling, C-C (à paraître) "Towards a foundation of bricolage in organization and management theory", *Organization Studies*,.
- Erkman, S. (1998) *Vers une écologie industrielle*, Editions Charles Léopold Mayer, Paris.
- Fishman, A., Gandal, N. & Shy, O. (1993) "Planned Obsolescence as an Engine of Technological Progress", *Journal of Industrial Economics*, XLI, 361-370.
- Friesen GB, (2001) "Co-creation: When 1 and 1 make 11", *Journal of Management Consulting*, 12:1, 28-31.
- Garud, Raghu, and Peter Karnøe (2003) "Bricolage versus breakthrough: Distributed and embedded agency in technology entrepreneurship". *Research Policy* 32: 277-300.
- Georgescu-Roegen, N. (2008) *La Décroissance*, Sang de la Terre, Paris.
- Herman R., Ardekani S. Et Ausubel J. (1990) "Dematerialization", *Technological Forecasting and Social Change*, 38, 333-347.
- Latouche, S. (2004) *Survivre au développement*, Mille et une nuits, Paris.

Lévi-Strauss, C. (1962) *La pensée sauvage*, Paris.

Lévi-Strauss, C. (1966) *The savage mind*. Chicago, University of Chicago Press.

Moorman, Christine and Anne S. Miner (1998) "Organizational improvisation and organizational memory". *Academy of Management Review* 23: 698-723.

Nisbett, Richard E. (2003) *The geography of thought*. New York: Free Press.

Pecqueur, B., Zimmermann, JB. (Dir.), (2004) *Économie de proximités*, Hermès Lavoisier, Paris.

Stahel, W. (2006) *The Performance Economy*, Palgrave, Macmillan.

Utaka, A. (2000) "Planned obsolescence and marketing strategy", *Managerial and Decision Economics*, 21:8, 339-344.

Van Neils, J. (2007) « L'économie de la fonctionnalité : état de l'art et recherche ». Paris : rapport pour le CNDD (Conseil national du développement durable), mai.

Weick, Karl E (1998) 'Introductory essay: Improvisation as a mindset for organizational analysis'. *Organization Science* 9: 543-555.

Weick, Karl E. (1993) 'The collapse of sensemaking in organizations: The Mann Gulch disaster'. *Administrative Science Quarterly* 38: 628-652.